

Notes de lecture

Volume 9, numéro 1 (49), janvier–février 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60623ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1967). Notes de lecture. *Liberté*, 9(1), 79–86.

CELEBRATION DU CORPS, PAR FRANÇOIS SOLESMES, EDITIONS
ROBERT MOREL, FORCALQUIER, (HAUTE PROVENCE) FRANCE,
1966.

Il y a encore, Dieu merci ! dans le monde de l'édition, des lieux privilégiés où le livre, à toutes les étapes de sa fabrication, est préparé avec amour et bonheur. Où le livre est publié pour le plaisir qu'il donne au cœur et aux sens, autant par son contenu que par son apparence. L'un de ces lieux paraît bien être quelque part en Haute-Provence, du côté du soleil, de la lavande et des herbes, chez l'éditeur Robert Morel. C'est un homme qui aime son métier, qui le pratique avec ferveur, pour son plaisir et celui de ses amis, — comme quelqu'un qui fait goûter le vin de sa confection — en publiant des ouvrages aux titres souvent inhabituels comme *Le Dictionnaire des Superstitions*, *Le Livre des Bonnes Herbes*, *Hymnes et Prières au Soleil*, ou encore *Le Livre des Jurons et des Gros Mots*. Des romans aussi. Des essais spirituels. Mais surtout une collection remarquable, de petit format, qui compte déjà quarante (40) titres et qui s'appelle *Célébration*.

Dans cette collection, sont donc parues des *célébrations* du bois, du vin, du rouge-gorge, du chat, du miroir, de l'oeuf, de l'eau, du coq, de la pierre, du visage, etc., etc. Cela avait commencé par la *Célébration du Fromage*, écrite par un dominicain, le Père Maurice Lelong, qui est un auteur souvent publié par cette maison, et qui a préfacé avec beaucoup d'esprit, *Le Livre des Jurons et des Gros Mots*.

L'avant-dernier livre de la collection était consacré à la lavande, et le dernier, peut-être le plus extraordinaire, c'est la *Célébration du Corps*, par François Solesmes.

Je me demande très sérieusement s'il ne s'agit pas d'un chef-d'oeuvre.

L'auteur décrit tout simplement — mais avec quelle ferveur ! — le corps d'une femme. Il est là, sur la plage, la voit venir vers lui; elle est nue, s'allonge sur le sable, entre dans la mer, revient sur le sable, occupe toutes les positions bonnes au corps, retourne à la mer. Il décrit en somptueuses images, le mouvement des lignes, des formes et des attaches, tout ce qu'il y a d'immatériel dans le mouvement, dans le corps féminin comme un objet harmonieux qui se déplace, se forme de nouveau en modifiant l'espace. Il dit la chair de la femme, la lumière qui l'habite, le soleil sur elle, « la lumière faite chair ». Il dit qu'elle est musée imaginaire, perfection de la statuaire et de la peinture réunies. Il raconte la beauté de la femme qui devient essence ou idée de femme, tout en demeurant réelle et matérielle, et bonne à toucher et à caresser. Une beauté, parfois si complète et pleine, qu'elle en devient difficile à supporter. Il écrit : « Sa nudité. Il était impossible de la contempler sans se sentir envahi par la tendresse. Car elle était offrande simple, moins du corps que de la lumière. L'offrande de la lumière faite forme, de l'amalgame secret de la chair et de la lumière. (.....) Corps fondu, d'une seule coulée sans repentir, avec des sillons délicatement ouverts à la

gouge, à moins qu'elle ne fût d'un seul bloc, qu'elle n'eût été tirée d'une assise pure, sans une veine. Elle ne paraissait plus assujettie aux contingences auxquelles sont soumis les mortels. (.....) Mortelle, l'était-elle vraiment ? A cause du paradis recréé par sa présence, sa nudité et puis ce lieu, à cause de la patine qu'elle devait au soleil, elle semblait moins vulnérable; elle échappait au temps dans la mesure où les oeuvres d'art composent avec lui ».

Un style somptueux, des images de grande beauté, toujours justes et sensuelles, pleines, une méditation exaltante qui nous amène au coeur même de la vie et de l'instant, voilà ce qu'est le petit livre brûlant de M. François Solesmes, voilà ce qu'est cet hommage vibrant au corps, un grand poème.

Je ne pense pas qu'on ait jamais parlé du corps féminin avec autant de précision, de tendresse, d'amour et de passion nuancée.

J.-G. P.

MADAME DE STAEL ET NAPOLEON, OU GERMAINE ET LE CAID INGRAT, PAR HENRI GUILLEMIN, EDITIONS DU PANORAMA, BIENNE, 1966.

Critique et historien fécond, Henri Guillemin a publié une trentaine d'ouvrages, sans compter des éditions de textes et de nombreux articles. Les écrivains les plus divers ont retenu son attention : Rousseau, Lamartine, Flaubert, Vigny, Chateaubriand, Claudel. La première oeuvre de Guillemin, *Le « Jocelyn » de Lamartine* (1936), fort longue, fort érudite, obtint le succès d'estime qu'on réserve le plus souvent à ce genre de travaux. Les temps ont changé. M. Guillemin est maintenant une sorte d'Etiemble catholique. Chacun de ses livres paraît avec fracas. Depuis Chateaubriand, on cherche habituellement à mettre en valeur les qualités d'une oeuvre littéraire. M. Guillemin s'attaque aux défauts des écrivains qu'il n'aime pas ou aux côtés faibles des écrivains qu'il aime. Une des ses victimes fut Vigny qui pratiqua l'espionnage sous Napoléon III. Maintenant il étale les faiblesses et les lâchetés de madame de Staël et de Benjamin Constant. Un ouvrage ne suffit pas; il exécute encore une fois l'auteur d'*Adolphe* dans *Benjamin Constant muscadin*.

Madame de Staël et Napoléon ou Germaine et le Caïd ingrat est la seconde édition revue et augmentée d'une étude qui parut en 1959 chez Plon, sous un titre différent : *Madame de Staël, Benjamin Constant et Napoléon*.

Selon le brillant conférencier, madame de Staël, surtout dans *Dix années d'exil*, se serait posée en victime innocente et en adversaire inflexible de Napoléon. La réalité lui paraît autre : madame de Staël aurait volontiers sacrifié quelques nobles attitudes à la gloire de jouer un rôle dans l'entourage du Héros. D'un côté, les principes; de l'autre, les deux millions prêtés par Necker à la France. M. Henri Guillemin a raison. Seulement, il se trouve que, plus de cinquante ans avant lui, Paul Gautier avait dit à peu près la même chose, mais sur un ton juste et modéré, dans un ouvrage encore solide : *Madame de Staël et Napoléon*, Paris, Plon, 1902. Malgré des documents nouveaux, un second ouvrage sur ce sujet ne s'imposait pas, d'autant plus que M. Guillemin n'a pas eu accès aux archives de Broglie et de Coppet. Un livre sur Napoléon et Benjamin Constant ou un article sur le fameux prêt de Necker aurait certes été plus utile.

Il est sûr que madame de Staël abusa parfois d'une certaine mobilité qui ressemble à de la souplesse. Des raisons personnelles alimentèrent sa

haine souvent théâtrale : elle aurait voulu plaire à Bonaparte et il la trouvait laide et prétentieuse. Amoureuse de réclame et de « gloire », elle exploita beaucoup la persécution napoléonienne ; elle se prit finalement pour Cassandre. Mais cette femme généreuse détestait la brutalité du général corse, ses tendances autoritaires, son mépris de la liberté : pourquoi Guillemain refuse-t-il de l'admettre ? A distance, on peut reprocher aux héros de jadis leur manque de stoïcisme. Madame de Staël et Benjamin Constant ont vécu durant une période très confuse ; ils ne pouvaient détester complètement Bonaparte, fils d'une révolution qu'il ne renia jamais tout à fait.

Guillemin juge sévèrement la conduite de madame de Staël durant les Cent-Jours : une certaine réserve n'empêcha pas la fille de Necker d'admirer les mesures libérales de Napoléon. Elle était sincère, croyons-nous, elle voulait avant tout le bien de la France. Certes à Bonaparte, elle tût préféré un Bernadotte régnant avec élégance sur une France devenue tout à coup romantique et convertie au protestantisme. Mais elle s'accommodait d'un Napoléon repent. Dans une lettre célèbre à Lord Castlereagh, elle souhaitait qu'il n'attaquât point cette France demeurée fidèle à l'Empereur. Voici l'interprétation de M. Guillemain : « Son bonheur à elle suffira. Et ce bonheur dépend de la paix. Si la guerre recommence, c'est sa « liquidation » remise à une date indéterminée, car les dépenses militaires seront alors un trop bon prétexte pour écarter le règlement des dettes particulières. Qu'on n'aille donc pas tourmenter Bonaparte avant, du moins, qu'il ait remboursé les millions Necker, capital et intérêts. » (p. 203) L'interprétation de Paul Gautier nous paraît plus juste : « Ce jour-là, Mme de Staël mérita bien de la France et de la Liberté ». (*Madame de Staël et Napoléon*, p. 390).

Remarquons que M. Guillemain a l'air parfois de solliciter légèrement les textes. Il prétend (p. 47) que dans une lettre à Joseph Bonaparte, madame de Staël bénit le ciel qui a préservé la vie de Napoléon. Or si on lit le texte qu'il cite, on découvre autre chose : madame de Staël se contente d'affirmer que Bonaparte est populaire.

M. Guillemain affirme que, durant les Cent-Jours, Constant a songé surtout à ses intérêts. Malgré son opportunisme, l'homme politique suisse ne se rallia pas moins à un empereur tout à coup tolérant. Guillemain n'aime pas Constant ; il a dû sourire, en lisant l'hagiographie de Charles du Bos. Mais il devient hypercritique, lorsqu'il pourchasse les contradictions de l'homme. Constant était faible, souvent veule. Était-il vaniteux ? Il se flatte peu dans ses journaux intimes. Il n'est pas facile d'être sincère, lorsqu'on est ondoyant et complexe : et tel nous semble le drame de Constant.

L'érudition de Guillemain est imposante ; on regrette toutefois qu'il n'indique pas toujours ses sources. Et lorsqu'il écrit (p. 100) que madame de Staël, le 26 mai 1805, a assisté à Milan, au couronnement de Napoléon, il a tort d'ajouter foi au témoignage du général Thiard. Christopher Herold, dans son excellente biographie *Mistress to an Age* (New York, The Robbs Merrill Company, 1958, p. 323) affirme clairement que l'auteur de *Delphine* est arrivé à Milan au début de juin.

JEAN MENARD

L'ITINERAIRE, ROMAN DE SIMONE LANDRY-GUILLET, EDITIONS
DU CERCLE DU LIVRE DE FRANCE, MONTREAL, 1965, 160 PAGES.

Ce premier roman mérite d'être lu, malgré certaines exagérations dans les portraits des personnages, et une accumulation d'événements tout à fait inhabituels.

Une jeune femme, mariée depuis deux ans, en arrive à faire le bilan de sa vie. Elle mesure à quel point elle n'est pas heureuse, avec ce mari qu'elle déteste. Ce bilan cruel alterne avec ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, le rappel de ses premières amours. Puisqu'elle n'a pas d'enfant, elle se décide facilement à quitter son mari, et retourne vivre chez son père qui avait été lui aussi, délaissé par sa seconde femme. Mais de ce second mariage, il a eu une petite fille qu'il garde avec lui.

L'éducation de cet enfant — sa demi-soeur — sera pour un temps sa seule préoccupation, mais là aussi il y aura échec.

C'est le portrait, parfois très émouvant, de cette jeune femme que l'auteur trace avec talent et sensibilité. Au delà des faits divers et, encore une fois, des exagérations du récit, l'auteur exprime bien la difficulté d'être et de vivre, l'impuissance à s'adapter aux autres et à les aimer, qui est, trop souvent hélas !, le lot de plusieurs êtres.

J.-G. P.

LA PATIENCE DES JUSTES, ROMAN PAR PIERRE DE GRANDPRÉ,
LE CERCLE DU LIVRE DE FRANCE, MONTREAL, 1966, 374 PAGES.

En lisant le roman de M. Pierre de Grandpré, je pensais à ces quelques lignes du romancier allemand Hermann Hesse extraites du *Loup des steppes* : « Mais il y a des époques où toute une génération se trouve coincée entre deux temps, entre deux genres de vie, tant et si bien qu'elle en perd toute spontanéité, toute moralité, toute fraîcheur d'âme. Naturellement, chacun ne ressent pas cela avec la même intensité ». Il m'a paru que *La Patience des justes* était précisément le récit de la transition sociale et spirituelle qui affecte notre milieu depuis l'être duplessiste. Je dirais que M. de Grandpré, critique sensible et intelligent, a écrit là le manuel du parfait intellectuel canadien-français de quarante ans. En effet, les conflits qu'il recrée n'existent plus que dans la mémoire de ceux qui en ont été les protagonistes. Il n'en reste pas moins que ce volumineux roman social est le seul document d'importance écrit par un Québécois et consacré à la période de gestation qui a marqué les quinze dernières années.

Ce qui s'y passe est au fond très simple. Une famille bourgeoise de Montréal, dont le père incarne parfaitement l'esprit que l'on a qualifié ici de clérico-bourgeois, se trouve divisée et déchirée par les défections et les révoltes des enfants. On assiste à la désintégration de la cellule familiale qui n'avait jusque-là connu que cohésion. Etienne Merrin, le héros du roman, est l'un de ces fils révoltés qui revient d'Europe où il s'est désintoxiqué de sa province. Son père l'accueille avec l'espoir qu'il aura la sagesse de continuer son œuvre de journaliste bien-pensant. Or, Etienne a d'autres visées. Il a choisi de s'engager dans le sens de la justice et non dans celui de l'ordre. On imagine les discussions familiales qui s'ensuivent, car le roman repose à dire vrai sur la conversation souvent rompue entre le père et le

filis qui s'opposent à la suite d'une série de conflits sociaux et moraux, dont le moindre n'est pas l'amour qu'Etienne manifeste à l'égard d'une étrangère. On sait que depuis quelques années tout romancier québécois (de même que tout cinéaste) se doit d'accoupler son héros à une étrangère. Celle-ci apparaît comme un être mythique, symbole de ce que l'homme ne peut obtenir de la femme de sa race, c'est-à-dire l'amour non pas consenti à regret mais donné dans la passion. Aujourd'hui il nous semblerait anormal d'aimer un être étranger à nous-même au moment où, dans nos rapports avec autrui, nous tentons de nous identifier à ce qui nous est familier, ce qui est une façon de nous assumer totalement. Etienne repousse d'instinct, pour préserver son intégrité, tout ce que son milieu lui propose qui lui rappelle les servitudes morales et sociales. S'il avait vingt ans, en 1966, il pourrait trouver chaussure à son pied à la porte voisine sans s'en trouver gêné.

En fait, M. de Grandpré décrit une réalité déjà périmée, mais c'est celle dont il a éprouvé les vertiges et les dégoûts. On doit cependant lui reprocher ceci qui est grave : son art romanesque est rongé par de profonds vices de forme. On y trouve la matière d'un journal et d'un pamphlet rapidement revêtue d'un voile romanesque. Si l'intention de M. de Grandpré était de nous faire participer à un drame à la fois familial et social, il a réussi, nous avons mordu à l'hameçon; mais si, toutefois, il a voulu écrire un roman, un roman véritable, je crois devoir affirmer qu'il a échoué.

ANDRE MAJOR

LES MANIFESTES LITTÉRAIRES DE LA BELLE ÉPOQUE, PAR
BONNER MITCHELL, EDITIONS SEGHERS, PARIS 1966, 200 PAGES.

Cet livre, — une anthologie critique allant de 1886 à 1914, — présente cet intérêt assez considérable de réunir des textes qui ont marqué le début de notre vingtième siècle littéraire, et en les juxtaposant, de nous laisser voir leurs naïvetés, leur futilité souvent, en tout cas la rapidité avec laquelle ils se sont succédés les uns aux autres, sans autre lien que celui de la nouveauté à tout prix.

Pour deux ou trois textes auxquels les historiens de la littérature font encore allusion, combien de textes dont on ne parle plus ou si peu. Qui se souvient, en notre Amérique, du *Manifeste décadent* d'Anatole Baju ou du manifeste socialiste du même auteur intitulé *la littérature de demain* (1891), ou du manifeste sur l'*Art cérébriste* de Ricciotto Canudo (1914) ?

Un livre en somme assez gai qui risque cependant de nous faire croire que la littérature s'apparente à la « plasticine ». Mais qui y peut quoi ?

J.-G. P.

SPIRALES, ROMAN PAR ROBERT GURIK, HOLT, RINCHART ET
WINSTON LIMITEE, MONTREAL 1966, 73 PAGES.

Monsieur Robert Gurik, qui a d'abord écrit des textes dramatiques, vient de publier ce qui me semble être un récit et qui a pour titre *Spirales*. Dirais-je tout net qu'il m'a fallu pour traverser ce monde flou et froid en

reprendre plusieurs fois la lecture ? Ce qui est agaçant, c'est la gratuité de certains tics et trucs, comme par exemple cette page noire qui signifie que le narrateur s'est endormi et nous aussi. Cet impressionisme graphique est un fort mauvais goût, à mon avis. M. Gurik essaie de pratiquer le néo-réalisme sentimental qui triomphe actuellement à Paris. Cette technique est simple : il s'agit de diluer le débit verbal en le soumettant aux caprices d'un sentimentalisme troublé par le monde accablant des choses. Comme tout réalisme, celui-ci se détruit lui-même. L'horloge du temps se dérègle, les routes et les lieux se confondent, et tout n'est plus que spirales où le narrateur nous entraîne contre notre gré pour nous égarer. On en revient fatigué et, pour être franc, plutôt déçu, car ce voyage est trop rarement intéressant. Je note que M. Gurik a réussi quelques bonnes descriptions; mais son récit demeure, somme toute, un brouillon parsemé de rares étincelles.

ANDRE MAJOR

L'EXIL ET LA MEMOIRE, PAR MICHEL SALOMON, EDITIONS UNIVERSITAIRES, PARIS.

J'ai connu Michel Salomon quand il était étudiant en médecine, à Paris. Il avait déjà publié des poèmes où il évoquait l'expérience insoutenable d'un enfant juif qui a vécu sous l'occupation allemande. Tendre, chaleureux, Michel Salomon était prêt à embrasser le monde d'une inépuisable amitié. Mais ce rêve fut trop tôt assassiné par les dures bottes qui écrasaient les vies et les espoirs.

Homme infatigable, Salomon menait de front diverses occupations. Il avait à peine vingt ans qu'il collaborait au *Monde* et à de nombreux autres journaux français et européens, tout en poursuivant ses études. Fondateur de revues et d'une maison d'édition, on lui doit : *Mondes d'Orient*, *les Parisiens* (incorporé plus tard dans *Paris Match*) et *l'Arche*. Il dirige encore cette revue ainsi que la maison d'édition Sedimo.

Il y a une quinzaine d'années, Salomon qui venait de se marier partit en voyage de noces. Où ? en Islande. Pourquoi l'Islande ? Le journal *Le Monde* n'y ayant pas de correspondant lui commandait un reportage sur ce pays que peu de touristes veulent découvrir. Il est revenu avec une série d'articles où la documentation abondante et sûre n'empêchait pas le poète de céder aux sortilèges des mots et des images. Car Salomon est un poète qui promène, à travers le monde, sa soif d'amour et d'amitié. Et le recueil qu'il vient de publier est son deuxième. Qu'est-ce que la poésie, se demande-t-il, et il répond :

*« Je prends des mots, des mots usés,
Des mots dont personne ne veut plus,
Je les ramasse, je les nettoie, je les brosse,
Je les mets dans l'ordre logique, selon l'irréfutable
géométrie du coeur,
C'est-à-dire que le troisième précède le premier qui est
suivi du trente-deuxième,
Que foudre est naturellement accompagné d'abeille et
aurore de fourchette; »*

Poésie de la nostalgie que celle de Michel Salomon. Le poète ne regrette pas les attentes déçues, le temps écoulé, les moments éphémères. Sa tristesse est plus fondamentale. Il part à la conquête de la réalité avec une générosité sans bornes et voilà que le monde recèle tant de laideur, tant de haine. Il essaie de les englober dans une perception totale pour donner à l'univers une unité perdue au départ. Dans ses poèmes, Salomon raconte ses voyages en Extrême-Orient, en Amérique, en Europe. Ses vers brefs, incisifs lui servent de défense contre la rudesse insoutenable des hommes et de la nature :

*« C'est ainsi que les choses ont commencé,
Par un éclat de dire qui m'a changé en statue de sel,
Par un éclat de rire qui m'a piétiné le ventre
Comme s'il était un fruit avarié,
Jamais, me suis-je dit, jamais,
Je n'aurai le métal de ces vingt ans,
Et ce fut là ma première arrogance... »*

*Contempteurs du temps,
Fléaux de la balance,
Si prompts à vous délivrer du mal,
Sous le gel imminent les ruisseaux brûlants de fiel,
Et tu t'approches de la barbare idole,
Avec ta sainteté dévoyée,
Avec ta douceur mensongère,
Avec les larmes sèches de l'envie,
Avec ton enfance en lambeaux,
Avec l'offrande de l'or changé en plomb...*

*L'arbre impassible,
L'eau souveraine,
La pierre douce sous la main...*

Je vous envie, arbre, eau et pierre.... »

NAIM KATTAN

LA FUGUE, ROMAN PAR ANDRÉ BERTHIAUME, EDITIONS DU CERCLE DU LIVRE DE FRANCE, MONTREAL, 1966, 136 PAGES.

Il est bien que le Prix du Cercle du Livre de France ait été décerné, cette année, à un jeune romancier. M. André Berthiaume a vingt-quatre ans, il a écrit son premier roman. Je lui souhaite de devenir un auteur de premier plan comme l'ont été quelques-uns de nos meilleurs écrivains qui ont gagné ce Prix à son âge.

Ce roman est l'histoire brève, mais très dense, d'une jeune fille qui, habitant une petite ville de province, essaie de fuir son milieu familial et social pour trouver la vraie vie, celle où l'on respire, où l'on est libre de ses faits et gestes, de ses pensées, de ses haines et de ses amours.

Enfermée dans un milieu familial aussi clos que l'est la société dans laquelle il se situe, Sylvie, jeune institutrice, essaie de chercher autour d'elle des appuis, des réconforts et, avec un garçon qui aura envers elle une conduite assez méprisante, un amour à tout le moins passager qui lui permette d'établir en elle un certain équilibre. Un équilibre d'autant plus nécessaire que ses deux frères ont eu des vocations assez spéciales : le premier est prêtre missionnaire en Afrique (et la mère ne cesse de le donner en exemple) et le second a quitté subrepticement la maison paternelle un soir où il en avait assez, mais n'a jamais pu accomplir son rêve; quelques heures plus tard, sur la route qui le conduisait vers la grande ville, il a perdu la vie dans un accident.

La fugue dont il est ici question, c'est celle de Sylvie qui, après quelques années de cette existence misérable et renfermée, et à la fin de sa liaison avec Michel, décide de s'offrir tout naïvement à un garçon qui lui avait précédemment fait quelques avances. Dans la voiture qui les amène tous deux vers Montréal, Sylvie revoit dans sa mémoire les principales étapes de sa vie. Le jugement qu'elle porte sur les êtres et les choses est implacable, mais il est partie composante de l'entreprise de libération à laquelle elle s'est vouée. Entreprise difficile s'il en est, mais où s'affirme un très beau portrait de femme.

L'héroïne de ce roman se libère de son milieu, avec difficulté, et l'on sent bien, aux dernières pages du livre, que tout n'est pas dit. Mais il y a cependant l'espoir et c'est déjà la certitude de la victoire.

J.-G. P.